

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 2997.

SAMEDI 29 MAI 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED JOUSSELIN



PATROUILLE DE SOLDATS CAMOUFLÉS (Dessin du peintre M. Mahut)

Revêtus de leur camouflage, tacheté de vert, de marron, de bleu, de gris, le tout formant un assemblage d'un ton indéfini, ils peuvent se glisser dans les prés, dans les bois, dans les champs, invisibles pour les observateurs, se confondant avec la nature qui les environne.

Nous remercions nos abonnés et lecteurs qui ont bien voulu nous faire confiance et qui se sont montrés indulgents pour les imperfections inévitables dans les circonstances actuelles, de nos premiers numéros. Désormais nos services sont complètement réorganisés, et fonctionneront régulièrement. Notre Journal va reprendre son aspect habituel, et il paraîtra dorénavant sur papier de luxe.

De plus, nous allons commencer dans notre numéro du 5 juin « Son sang pour l'Alsace », un beau et vibrant roman d'actualité écrit spécialement pour le Monde Illustré par le maître écrivain François de Nion. Nous continuerons la publication des souvenirs personnels et anecdotiques de M. Stéphen Pichon, ancien ministre des Affaires Étrangères, président du Comité France-Italie, que nous commençons aujourd'hui ; enfin notre éminent collaborateur, G. Lenotre, reprendra régulièrement la publication de ses articles unanimement réclamés par nos lecteurs.

Cappiello, Couturier, Mahut, nous donneront régulièrement leurs œuvres et nos photographies, grâce à une organisation spéciale, qui commence seulement à fonctionner, seront de nature à contenter les plus difficiles.

Encore merci à tous pour l'affectueuse indulgence qu'on nous a témoignée, merci surtout à nos abonnés dont la fidélité nous touche profondément. Nous ferons tout pour la justifier et nous sommes assurés d'y parvenir.

LA DIRECTION.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LE GROS GUILLAUME

Le grand Frédéric écrivait de son père, Frédéric-Guillaume, second roi de Prusse, plus familièrement désigné dans les annales de la famille sous les sobriquets de *gros Guillaume* ou de *Guillaume l'ivrogne* : « S'il est vrai qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce prince les causes de la prospérité dont la maison royale a joui après sa mort. »

Frédéric le Grand, qui mentait comme on respire, et s'en faisait gloire, a formulé, cette fois-là, une vérité : toute l'histoire de la Prusse est en germe dans celle du gros Guillaume ; c'est à lui que le misérable pays de la Sprée et du Brandebourg, considéré encore, au début du XVIII^e siècle, comme une contrée à demi-sauvage, doit d'avoir pris place parmi les nations avec qui l'on compte : il lui légua tout ce qui, depuis lors, a fait la force de cet état naguère dédaigné et sans cohésion, c'est-à-dire la discipline farouche, l'orgueil, le goût du gain, la brutalité, l'égoïsme, la fourberie, la haine irréductible de tout ce qui n'est pas allemand, qualités qu'il s'efforça si bien, en trente ans de règne, d'inculquer à ses sujets, à force d'exemple, de menaces et de coups de trique, qu'on les retrouve encore intactes et presque toutes neuves chez les prussiens d'aujourd'hui.

Il se croyait l'égal d'un Louis XIV ou d'un François I^{er} ; non pas qu'il eût l'élégance hautaine de ces inimitables modèles ; mais de ceci il ne se souciait guère et les belles manières n'étaient pas son fait. C'était un homme d'une prodigieuse grosseur ; son ventre, gonflé par l'hydropisie, mesurait quatre aunes de tour, ce qui, sauf erreur, égale trois mètres cinquante ; il traînait la plupart du temps, sur deux béquilles, ce corps *kolossal*, ne pouvant poser à terre ses pieds volumineux, enflés par la goutte et soigneusement emmaillottés. L'hydropisie avait envahi ses membres au point que ses jambes se lézardaient comme un vieux mur : il était parfois obligé de les tenir dans un baquet « pour laisser couler l'eau qui en sortait ». Mais sa volonté de vivre et de régner était telle que, triomphant à force d'énergie de ces effroyables infirmités, il se redressait tout à coup, rouait de coups son docteur, ses courtisans, ses valets de chambre, s'échappait de son palais, allait passer une revue de ses grenadiers, ou courir les rues de Berlin, en quête de quelque paisible

bourgeois qui, ne l'ayant pas reconnu, ne le saluerait pas et qu'il aurait ainsi l'occasion de souffleter et d'invectiver tout à son aise. Ces revirements stupéfiants déroutaient ses médecins ; et ils en étaient arrivés à diagnostiquer que « les maux dont souffrait le roi n'étaient que politiques, qu'il se portait bien quand il en avait envie, se sentait malade lorsqu'il le jugeait à propos », et que, en réalité, « il avait la nature d'un turc » et mourrait seulement le jour où il trouverait à son propre trépas quelque utilité.

Il avait adopté, pour soigner sa goutte, un régime extravagant et s'enivrait à peu près quotidiennement de champagne, de bière, de schnaps et de vin du Rhin. Quand il était bien saoul, il retombait sur la table, dans un état de dépression qui ressemblait à de l'hébétéude, ou demeurait, durant de longues heures, effondré dans son fauteuil auquel on avait adapté, pour ces cas-là, une barre de bois qui soutenait le menton royal. Un verre de plus et c'étaient des crises de fureur, proche voisines de l'épilepsie : l'écume lui venait à la bouche, il lançait, à tour de bras, ses béquilles, frappant au hasard, sa femme, ses filles, son fils, ses gentilshommes. Rien ne l'arrêtait, dans cet état, de descendre la rampe de son palais et de se lancer dans les rues de Berlin, cherchant aventure.

Les lubies du roi sont sans agrément pour son entourage. La nuit, il est pris de terreur, se débat, hurle qu'on veut le tuer, réveille toute sa famille et toute sa cour, s'en prend à son médecin Eller, qu'il accuse de le négliger et de désirer sa mort.

Ce n'est pas qu'il la redoute particulièrement, mais il étouffe de colère à la pensée que son fils, qu'il exécère, lui succédera fatalement : « Ma Prusse à un pareil monstre ! » gémit-il. Pour se familiariser avec ce cauchemar, il aime à faire la répétition générale de son enterrement. Certaine nuit, il ordonne qu'on appelle sa femme en hâte : elle accourt, et le trouve couché dans un cercueil ; un autre cercueil est posé à côté du premier ; c'est celui qui est destiné à la reine ; il oblige celle-ci, à demi évanouie d'émoi, à s'étendre dans cette bière, et, par peur des coups, la malheureuse obéit.

Telles étaient les distractions de Guillaume, peu coûteuses, car il était d'une avarice sordide ; tout ce qu'il parvenait à économiser de thalers, voire de groschen, passait à l'achat de géants, qu'il faisait rechercher, — ou enlever de force, ce qui revenait moins cher, — dans tous les pays d'Europe, et dont il se composait une garde de grenadiers modèles, dont il attendait une descendance merveilleuse. Pour satisfaire cette marotte, il *rognait* sur tout, sur la nourriture même de la famille royale et il était fier de conceptions qu'Harpagon eût trouvées géniales : c'est ainsi qu'il avait imposé d'un ducat quiconque se mouchait ou toussait dans sa chambre. Il se priva même de fumer, soucieux de supprimer une dépense inutile ; mais comme il aimait l'odeur du tabac, il obligeait ses gentilshommes à fumer autour de son lit, de façon qu'il pût respirer son parfum favori sans que ce plaisir lui coûtât un pfennig.

C'était l'époque où l'on parlait beaucoup, en Europe, des merveilles de Versailles et surtout des retraites royales de Trianon ou de Choisy. Guillaume voulut aussi posséder la sienne : non point qu'il consentit à copier la cour de Louis XV ; il méprisait trop la France pour cela. Et puis, il savait, par oui-dire, que de tels caprices coûtaient gros. Tout de même, il eut son Trianon : c'était une simple maison de campagne située à Wursterhausen, un « château », une demeure de hobereau besogneux où il prétendait se plaire, parce que le train y était moins coûteux qu'à Berlin ou à Potsdam.

Pour économiser ses grenadiers, qui avaient mieux à faire qu'à ternir leurs beaux uniformes en montant la garde à la porte du logis royal, la cour de Wursterhausen avait été fermée par une palissade, à l'entrée de laquelle on avait attaché deux aigles blancs, deux aigles noirs et deux ours, bêtes fort méchantes, dressées à se

jeter sur les passants imprudents ou les visiteurs indiscrets. La sécurité du Trianon de Guillaume l'avare était donc ainsi assurée sans dépense excessive.

Tant que la famille royale séjournait dans cette délicieuse habitation, elle prenait ses repas, quelque temps qu'il fit, sous un gros tilleul, et lorsqu'il pleuvait fort on avait là de l'eau jusqu'à mi-jambe, car l'endroit n'était pas de niveau avec le reste du terrain. Toute la matinée les princesses étaient enfermées avec la reine : il ne leur était jamais permis de sortir et elles passaient leur temps à jouer aux cartes. On ne les délivrait qu'à l'heure des repas. Dès que le roi s'était levé de table, il s'étendait sur un fauteuil placé pour lui sur la terrasse et où il ne tardait pas à s'endormir et chacun autour de lui s'étendait à même sur le sol. Telle était la retraite rustique où le gros Guillaume prétendait terminer ses jours, au grand effroi de sa femme et de ses filles qui ne partageaient point, on le comprend, son goût pour le Trianon prussien. Il se plaisait cependant à caresser ce projet : « Ici, disait-il, je prierai Dieu et veillerai aux travaux de la campagne pendant que la reine et les princesses Wilhelmine, Frédérique et Charlotte prendront soin du ménage.

Qu'on n'imagine point que nous traçons ici une caricature : les traits de ce genre abondent dans l'existence sordide du créateur de la force prussienne. C'est de cette vulgarité initiale dont elle porte à tout jamais l'empreinte héréditaire qu'est née la puissance des Hohenzollern, et nous ne faisons que suivre ici certain chapitre d'une étude très intéressante et documentée que M. le docteur Rondelet publie, dans la *Médecine internationale* et qui a pour titre *la Folie sur les trônes*. Prise à ce point de vue spécial, la succession des princes de la maison royale de Prusse offre à l'examen de nombreux spécimens d'orgueil, de rapacité, de convoitises et d'envie très voisins de la démence et bien faits pour tenter la curiosité studieuse d'un aliéniste ; il faut espérer que M. le docteur Rondelet étendra sa curieuse enquête jusqu'aux actuels personnages de cette néfaste famille.

On aurait tort de croire aussi que le gros Guillaume était un grotesque, un halluciné, ne méritant que les dédains ou la pitié de l'histoire. Tout chez lui était volontaire et raisonné. S'il rouait de coups sa femme et ses enfants, c'était afin de pouvoir ériger, dans son royaume, la bastonnade en système de gouvernement ; s'il donnait libre cours à son avarice, et collectionnait les géants, c'était pour donner l'exemple de l'économie en tout ce qui n'était pas dépenses militaires, indiquant par là qu'un bon Prussien doit se priver de toutes les aises de la vie et consacrer ses ressources à l'achat d'armes et de canons qui lui permettront, le jour venu, d'aller rançonner les voisins, et de conquérir d'opulents butins. En traitant ses gentilshommes, ses médecins, ses valets et, généralement, tous ses sujets comme des esclaves, il leur imposait cette discipline de fer dont ses successeurs ont pieusement conservé le culte comme du plus efficace moyen de domination. Si le mensonge lui était habituel, c'était pour apprendre à son fils qu'il est bon de ruser avec ses adversaires. Et tel fut le fondateur du caporalisme prussien, un phénomène aussi extraordinaire en son genre que l'étaient, au physique, les grenadiers géants qu'il recrutait pour ses régiments. Paul de Saint-Victor, qui lui a jadis consacré une vengeresse étude, résumait son enquête en ces termes singulièrement prophétiques : « C'est bien à ce reître que la Prusse doit son originalité funeste et sa croissance malfaisante. Elle reste marquée à sa barbare effigie. Il lui inculqua son inhumanité, sa rudesse, sa parcimonie de thésauriseur, son fanatisme militaire, sa cruauté administrative. Il fit de son peuple une armée et de son royaume une caserne. Son règne est l'hégire de la barbarie exacte et savante qui écrasera l'Europe si l'Europe ne la brise à temps ».

G. LENOTRE.

M. RAYMOND POINCARÉ PARLE DE L'ITALIE



M^e Raymond POINCARÉ, de l'Académie Française, dans son cabinet de travail, à l'époque où il écrivit ces pages.

Le Président de la République, qui est un fin lettré, doublé d'un artiste au goût très sûr et délicat a toujours professé l'admiration la plus vive pour l'Italie, où sa passion des voyages l'amena souvent.

Il eut l'occasion de rendre hommage à « l'Italie, où le voyageur loin de se sentir exilé, croit toujours retrouver sa terre maternelle », lorsque, reçu à l'Académie il prononça l'éloge de son prédécesseur, M. Gebhart. (9 Décembre 1909.)

Au moment où l'Italie resserrant les liens, qui à travers les siècles, unissent sa race à la nôtre, vient se mettre à nos côtés pour le bon, pour le grand combat de la civilisation il nous a paru intéressant de rappeler ici, les mots enthousiastes dont se servit M. Poincaré, lorsqu'il eut à parler de la patrie du Dante.

Tout d'abord le récipiendaire nous montra les sentiments qui durent assaillir l'âme de Gebhart, lorsque pourvu d'une bourse, il se rendit en Grèce, en passant par l'Italie. Sa première étape fut Florence.

« Cette Florence, dit M. Raymond Poincaré, dont Gebhart a rendu, dans un livre exquis, le charme austère et suave, il l'a passionnément aimée jusqu'à son dernier souffle. Il a aimé la Florence médiévale, l'ancienne petite ville, *sobria è pudica*, coiffée de tours et de clochers, ceinturée de hautes murailles, heureuse dans le cercle inviolable de ses coutumes séculaires. Il a aimé la vieille commune Guelfe détachée du marquisat de Toscane, érigée en république municipale, décorée par les factions, soulevée sans cesse par le tocsin du Campanile, et faisant, dans les émeutes les conspirations, les massacres et les proscriptions, l'apprentissage de la liberté. Il a aimé la Florence souple et féline comme la panthère mouchetée du poète, la Florence spirituelle et enthousiaste, orgueilleuse et inconstante

fiévreuse et vindicative, la Florence où s'agite et s'affaire une race élégante et nerveuse de banquiers, de légistes et de tisseurs de laine, où les caractères se trempent dans les épreuves, où le désordre engendre le génie....

« Et il a aimé aussi d'un amour pieux et attendri la Florence contemporaine, souriante dans son berceau de fleurs, riche de souvenirs, et parée de chefs-d'œuvre, accueillante aux pèlerins d'art et indulgente aux âmes fatiguées. »

Mais Gebhart arrive à Rome et devient l'hôte de la Villa Médicis :

« De la chambre turque, décorée par Horace Vernet, il embrasse Rome d'un regard victorieux et Rome s'offre à lui, grandiose et impériale, étalant à ses pieds la continuité d'une longue histoire de triomphes, de deuils et de résurrections. Dans une préface qu'il a écrite en 1894, pour une traduction fragmentaire de Gregorovius, Gebhart a évoqué avec émotion l'image décolorée de la Rome qui avait subjugué sa jeunesse. Il ne s'est jamais consolé de voir le Forum bouleversé par les savants, les ruines dépouillées de leur manteau de glycines et de clématites, et de ne plus retrouver dans la capitale moderne ces solitudes fleuries où pouvait autrefois s'égarer la rêverie. Le Tibre « enchaîné dans une cage de granit » lui a toujours rappelé un Tibre violent et fauve, courant entre des roseaux et des saules. Aucun de nous, hélas, ne se baigne deux fois dans le même fleuve. Mais si le Passé n'était pas le Passé sur quoi pleureraient les hommes de lettres et que deviendrait la poésie? »

Gebhart, le cœur navré, s'en va ensuite en Grèce ; « mais ce sera toujours à l'Italie qu'il reviendra le plus volontiers, et c'est à elle qu'il laissera son cœur. »

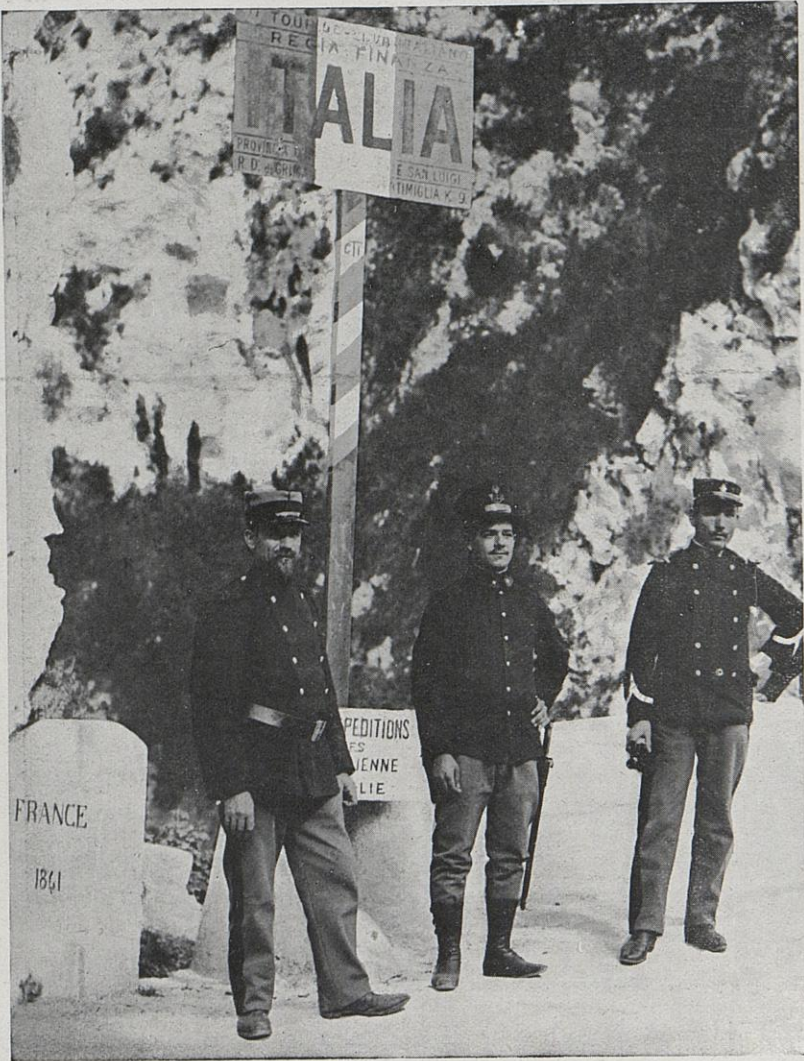
On le discerne promptement quand il étudie

la Renaissance, et quand il comprend fort bien pourquoi elle s'est produite en la péninsule où on trouve :

... « Une Italie qu'a épargnée le fétichisme des universaux, et qui s'est éveillée de bonne heure à la liberté de l'esprit ; un peuple qui n'a jamais voulu rompre avec sa religion traditionnelle à élargi et assoupli à son gré le dogme et la discipline ; un état social où la paix publique est sans cesse menacée ; où Saint-Siège et Saint-Empire sont en lutte perpétuelle ; où les communes arrachent leur indépendance à la féodalité chancelante ; où les tyrans se dressent sur les décombres de l'autonomie communale ; où dans la mêlée des appétits, chacun, lion ou renard, se fait personnellement justice ; où la plante humaine se lève naturellement forte et drue, sans tuteur au grand soleil ; où l'individu grandit dans l'anarchie ; un pays de civilisation vigoureuse et d'énergie nietzschéenne ; un pays aussi de tradition classique restée dans les temps les plus sombres fidèle au souvenir des vieilles sibylles, et de Virgile baron et magicien ; ayant conservé pour Rome la vénération tendre qu'on a pour une aïeule ; gardant, suivant le mot de Brunetti, le sentiment de la continuité et capable de retrouver, sous le sédiment léger de l'inondation germanique les germes immortels de la culture antique ; un pays qui, en dépit du morcellement politique, à la bonne fortune d'avoir, très vite, au-dessus de ses divers dialectes, une langue uniforme, cette langue que Dante décore des noms d'illustre, de cardinale, d'aulique, de curiale et qui charme depuis tant de siècles, les oreilles des hommes. »

Pour un peu, on le sent, M. Raymond Poincaré, comme le prédécesseur qu'il louait, enfermerait volontiers « le monde dans les frontières de l'Italie. »

L'ITALIE EN ARMES



Tout d'abord, c'est à la frontière que, Français et Italiens, sous les armes, ont fraternisé.

Il y a dix-huit mois, l'Italie, qui venait de terminer sa conquête de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, était fatiguée, appauvrie, et les effectifs de son armée se trouvaient assez notablement amoindris. Fort courageusement, sous l'impulsion vaillante et continue du ministre de la guerre, le général Zupelli, on se mit à la besogne : le travail que l'on parvint à accomplir sous une si clairvoyante et si habile direction est immense. Lorsque l'Allemagne nous déclara la guerre, notre grande sœur latine, écœurée de la félonie de ses alliés germains, exaspérée par l'invasion de la Serbie, et par la violation de la neutralité belge, notre grande sœur latine nous donna l'assurance la plus formelle de sa neutralité sympathique, puis, en silence, mais avec une activité fébrile, l'Italie se prépara à prendre part au conflit. Tandis que sa diplomatie amu-



On dit grand bien de l'infanterie italienne, qui, en ces dernières années, a beaucoup travaillé, et manœuvré parfaitement.



Les Alpains italiens sont non moins souples ni non moins agiles que les nôtres, et ils connaissent merveilleusement leurs montagnes.

sait et bernait les cabinets de Vienne et de Berlin, chez nos voisins de l'autre côté des Alpes, on ne perdait pas un instant. On instruisait, on armait, on équipait deux millions de combattants. Aux côtés des bersaglieri, — troupes d'élite, — il convient de placer huit régiments d'al-



L'artillerie de montagne, est composée de pièces, facilement maniables, dont la portée est très remarquable et le tir fort efficace.



Les services d'intendance, d'approvisionnement, de transport des blessés ont été soigneusement mis au point.



Où demain vont-ils évoluer et quelle tâche sera la leur? Ces braves cavaliers n'en savent rien; mais ce qui est sûr c'est qu'ils accompliront vaillamment les missions qu'on leur confiera, et, avant de se lancer dans les grandes aventures, gaîment ils boivent "le coup de l'étrier".

pins, ayant sur le pied de guerre 4.000 hommes chacun : ces régiments sont recrutés parmi les montagnards piémontais et les habitants de la haute Vénétie, justement réputés pour leur vigueur physique et leur fermeté morale.

L'artillerie était en pleine période de transformation. Aux canons Krupp du calibre 87, on s'occupait de substituer un canon de campagne, le Deport du type 75, perfectionné et amélioré. On hâta le réarmement des artilleurs,

et les célèbres ateliers Ansaldo, de Gênes, produisirent, sans répit, des canons lourds qui peuvent être comparés sans désavantage avec les plus puissantes pièces des armées européennes. Ateliers et arsenaux fabriquaient sans arrêt des munitions. Maintenant on possède, chez nos voisins, le nombre de projectiles qui avait été reconnu nécessaire.

La cavalerie, placée sous le commandement du comte de Turin, est très bien entraînée et

pourvue de bons chevaux venus d'Amérique. Un régiment d'aérostatique a été créé; quinze bataillons d'aviateurs ayant à leur disposition 300 appareils ont été mis sur pied. Tous les services techniques sont au point.

Le général Cadorna, chef d'état-major général, universellement réputé et admiré, aura à sa disposition tout ce qui lui sera nécessaire pour accomplir de grandes choses...

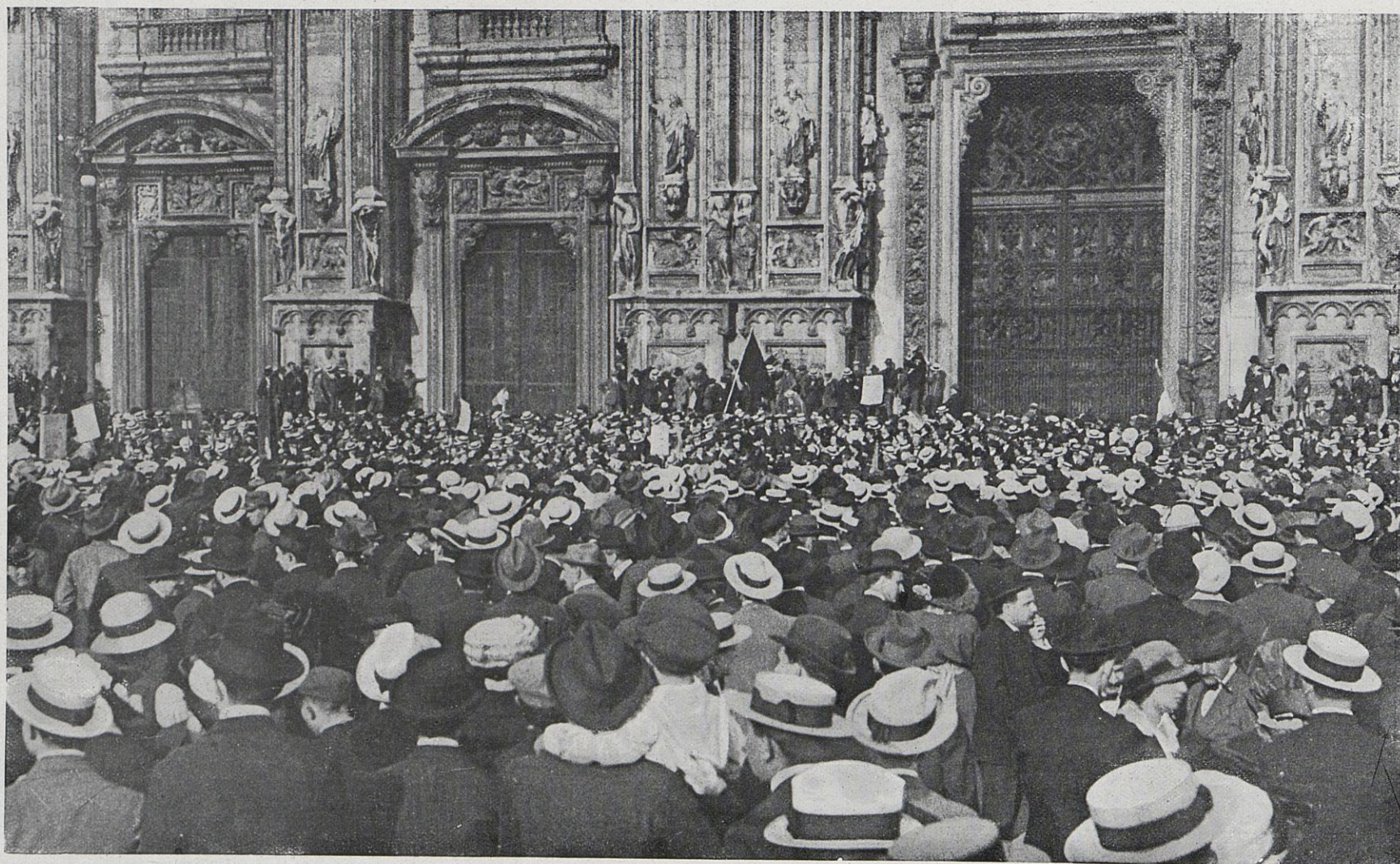
J.



Les éclaireurs cyclistes commencent à parcourir les routes à la frontière; partout on les accueille avec enthousiasme, et les femmes, tout aussi patriotes que les hommes, leur donnent déjà des indications, sur ce qu'elles ont pu voir, ces jours derniers.



Des manifestations monstres se sont organisées à la nouvelle de la déclaration de la guerre. Des milliers de personnes parcouraient les rues et avenues acclamant le Roi, M. Salandra et les peuples alliés. D'Annunzio, dont nous donnons l'image ici, à gauche, fut l'objet des plus enthousiastes ovations.



A Milan, près de 20.000 manifestants se réunirent devant la Cathédrale, criant de toutes leurs forces : « Vive le Roi! Vive l'Armée! Vive l'Italie! », puis ils se dirigèrent vers les consulats des puissances amies qu'ils saluèrent de leurs acclamations.

FRANCE-ITALIE

SOUVENIRS DES "ANNÉES TROUBLES"

Un de mes amis, qui a joué un rôle souvent utile dans la politique du second empire et de la troisième république, assistait officieusement en 1878 au Congrès de Berlin. A l'issue des négociations qui furent l'œuvre de cette grande Conférence, il s'approcha du comte Corti, qui était un des représentants du gouvernement italien. « Eh bien, lui dit-il, tout se termine bien. C'est la paix assurée, et j'espère que les relations entre la France et l'Italie ne pourront que se resserrer », « — Détrompez-vous, répondit le ministre du roi Humbert avec tristesse, nous partons d'ici irrémédiablement brouillés. »

Bismarck avait, en effet, manœuvré de telle manière — offrant la Tunisie au représentant de l'Italie qui l'avait refusée, l'offrant ensuite au représentant de la France, M. Waddington, qui l'avait acceptée — que les rapports entre les deux peuples devaient s'en ressentir pendant plus de trente ans. C'est du Congrès de Berlin qu'est en effet sortie l'adhésion du gouvernement de Rome à l'alliance austro-allemande de 1879.

Le 21 octobre 1881, le roi Humbert partait, avec ses ministres Depretis et Mancini, pour Vienne où il allait faire à François-Joseph une visite que l'empereur d'Autriche-Hongrie ne lui rendit jamais qu'à Venise. Et le 20 mai 1882, la Triple-Alliance était signée dans la capitale autrichienne par le prince de Reuss, M. de Robilant et le comte Kalnoky. Ce traité devait être renouvelé quatre fois : en 1887, en 1891, en 1902 et en 1912. Il vient seulement d'être déchiré.

Il a fallu à ceux qui n'ont cessé de prêcher, malgré lui, l'amitié franco-italienne une singulière persistance et une foi robuste dans le succès de leurs efforts. Leur tâche fut bien souvent ingrate et difficile. A l'origine, ils n'étaient secondés à Rome que par un très petit nombre de personnes, et encouragés à Paris que par des rares amis. Je me souviens de certains voyages

que je fis dans la capitale italienne et dans les principales villes de la péninsule, à des époques où il était fort difficile de se faire entendre — et même écouter — par ceux qui, depuis, ont compris la nécessité de rapprocher les deux peuples séparés.

J'ai suivi le voyage de l'empereur Guillaume à Rome, à Naples et jusqu'à Pompéi en 1888, lorsqu'il y vint à l'occasion de son avènement au trône, et la Triple-Alliance n'y trouvait alors que bien peu d'opposants. J'ai suivi de même le voyage que le roi Humbert fit à Berlin l'année suivante pour rendre à l'empereur sa visite, et les relations entre les deux souverains répondaient, à coup sûr, au sentiment intime de la plupart de leurs sujets.

Cependant, il y avait toujours à Rome un noyau d'hommes importants, d'une honorabilité et d'une fermeté à toute épreuve, qui ne prenaient pas leur parti de la brouille factice créée par l'astuce bismarckienne. Les républicains, les démocrates, les Garibaldiens, et quelques libéraux impénitents, fidèles aux traditions glorieuses du *Resorgimento*, restaient inflexiblement attachés à la cause italo-française. Parmi eux deux noms se détachent qu'il faut mettre en pleine lumière : celui de Cavallotti et celui de Visconti-Venosta. Je possède une photographie du premier de ces deux illustres personnages, avec une dédicace que je conserve comme un des plus précieux souvenirs de ma vie publique : « A mon cher ami et collègue Pichon, souvenir fraternel de jours ineffaçables — Milan, 8 mai 1891 ». Cela ne me rajeunit pas, mais cela me rappelle des années de luttes où ma confiance dans la victoire de la raison et du bon droit se retrempeait dans l'âme — fraternelle comme il le dit — du grand patriote, qui avait combattu pour la France en 1870 et dont le frère, son compagnon d'armes, repose au cimetière de Dijon.

Nous nous rencontrions, à Rome, en particulier dans une maison amie, celle de Giacometti, où se retrouvaient dans l'intimité familiale les principaux Français et Italiens qui servaient la même cause. Le maître de la maison, qui fut l'apôtre le plus fervent de la réconciliation franco-italienne et qui a laissé sur l'histoire

du *Resorgimento* des livres d'un intérêt captivant et d'une érudition consommée, dépensait toutes les ressources de son esprit et de son expérience à la défense de nos idées. Il était entouré d'une famille charmante : d'une femme qui fut remarquablement belle, de deux filles et d'un fils qui ont hérité de ses qualités.

Là se voyaient les vieux Garibaldiens, parmi lesquels se détachait près de Cavallotti la sympathique et loyale figure de Bizzoni, ancien officier de la légion de 1870-71, les députés ou journalistes italiens rebelles aux séductions de la Triplice, et les Français de nos ambassades, de la Villa Médicis ou de notre colonie romaine qui avaient le culte des souvenirs de notre commune histoire. C'était là vraiment que s'organisait la propagande qui avait sa répercussion à Paris.

Crispi ne l'ignorait pas. Il en était tellement préoccupé qu'il eut, à plusieurs reprises, la pensée d'expulser Giacometti de Rome. Mais il n'osa. Giacometti était correspondant des *Débats*, ami de Léon Say, lié avec de hautes personnalités politiques, il avait pour secrétaire le neveu de Minghetti (par conséquent le cousin germain de sa femme qui devint la princesse de Bulow), il ne faisait rien qui pût expliquer une mesure exceptionnelle prise contre lui. Il continua jusqu'aux accords de 1902 sa vaillante campagne, et Crispi dut le subir jusqu'au jour où il quitta le pouvoir sous les coups de Cavallotti, qui fut son plus rude et plus éclatant adversaire, et qui en mourut lui-même dans un duel tragique suscité par son admirable action.

Ce fut dans ce milieu que nous décidâmes la création d'un Comité destiné à élever une statue à Garibaldi. Elle fut inaugurée à Nice en 1891, au milieu de fêtes retentissantes, auxquelles le gouvernement français se fit représenter par M. Rouvier, alors ministre des finances, et auxquelles prirent part nos associations de presse avec Ranc, et des membres importants du Parlement. Le gendre de Garibaldi, mon illustre ami Canzio, prit la parole. La propagande franco-italienne avait franchi une sérieuse étape. D'autres allaient suivre qu'il ne sera pas inutile de rappeler.

Stephen PICHON.

(à suivre)



LA PRISE DE CARENCY.

On sait que les Allemands avaient très fortement organisé ce village dont il ne restait que des ruines; ils en avaient fait un dédale d'ouvrages et de tranchées. Avec un superbe brio nos troupes enlevèrent la position. Notre photographie représente une des rues d'accès de Carency, presque immédiatement après le combat.



APRÈS SOLFÉRINO ET MAGENTA
— ILS SE RETROUVENT!
(Dessin inédit de CAPPIELLO.)



Les survivants des journées héroïques arrivent, pour la revue, au quartier général.

AU LENDEMAIN DE LA BATAILLE DES ÉPARGES

La prise des Eparges par nos vaillantes troupes fut le couronnement brillant d'une série d'actions excessivement brutales et meurtrières qui duraient depuis trois mois. C'est sur ce

point, disent les Allemands dans leurs lettres privées, que se livrèrent « les plus terribles combats de la guerre ». On calcule que 100.000 de nos ennemis ont trouvé la mort sur ce massif

boueux; et la redoute des Eparges gardera, en Bavière, une sinistre renommée!...

En effet, les 8^e Bavares et 4^e Bavares y furent presque complètement anéantis, et les



Le régiment défile devant le général X...



Le général passe sur le front des troupes.



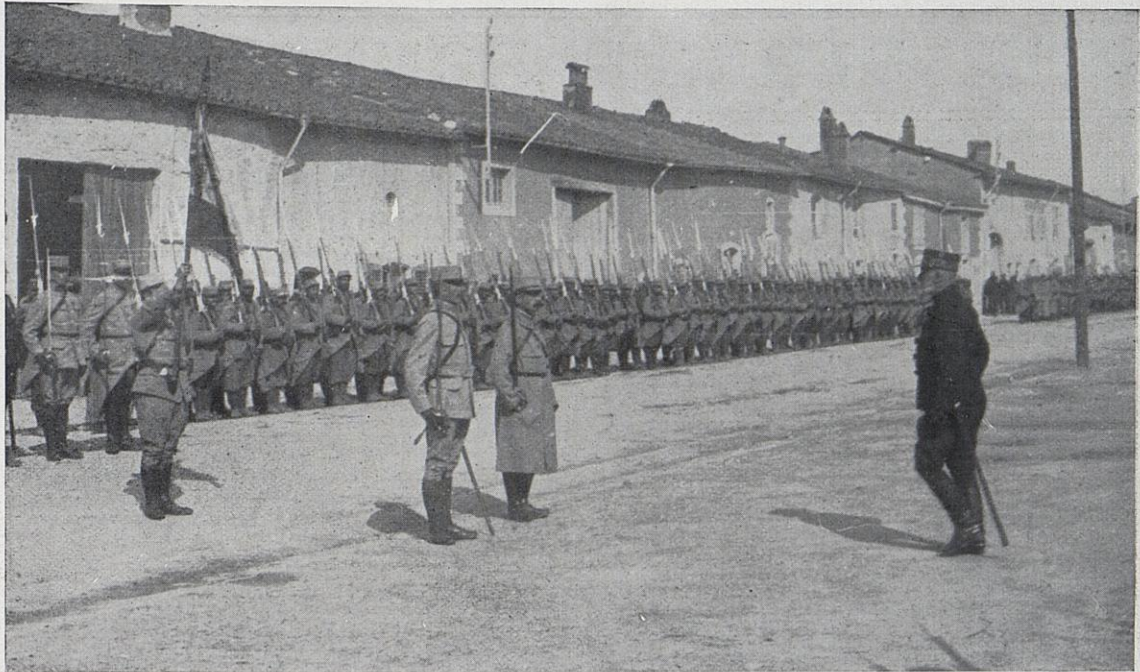
Le général va procéder à la remise des décorations qui certes furent vaillamment gagnées.



Paternellement il attache les insignes glorieuses sur la poitrine de quelques braves d'élite.

corps qui leur succédèrent ne furent guère plus épargnés.

Nous dûmes d'abord recourir à la sape et à la mine pour nous rapprocher des tranchées allemandes. Le 17 et le 20 février, nos troupes arrivaient à s'emparer d'une partie importante de la position des Eparges. On avait procédé avec grande méthode : préparation intense d'artillerie, puis assaut très prompt, corps-à-corps violent, enfin mise en état rapide de la position conquise. Le 18, le 19 et le 20 mars, de la même façon, avec le même soin et le même succès nos troupes gagnèrent encore du terrain — 100 mètres pour notre droite, 350 mètres pour notre gauche. — L'empereur avait donné l'ordre de « tenir à tout prix » ; le kronprinz, de Verdun, avait commandé que « l'on reprit, à tout prix ». Les Allemands firent un effort énorme. Ils envoyèrent des régiments neufs et d'élite. Une division active, la 10^e, toute fraîche et reconstituée, vint prendre la suite des opérations. Ceci ne déconcerta point notre résolution. Le 27 mars nous nous livrions à une nouvelle attaque et approchions encore davantage du sommet.



Le général, après avoir félicité deux officiers de leur brillante conduite durant les opérations va leur donner l'accolade.



Le général X... entouré de son état-major, se fait donner des détails sur l'action, par un des officiers qui commandèrent l'attaque.



Après la revue et la remise des décorations — fort impressionnante dans sa simplicité — les troupes regagnent leurs cantonnements.

C'est en vain que l'ennemi avait fait venir cinq bataillons de pionniers, les mitrailleuses de la place de Metz et un grand nombre de lance-bombes de 21 et de 24. Malgré la boue, malgré la rapidité des pentes à escalader, malgré l'exactitude du tir des obusiers et des lance-torpilles allemands, qui nous dominant, nous visaient à coup sûr, au mois d'avril, nous parvîmes à jeter nos adversaires dehors. Malgré une pluie diluvienne, deux de nos régiments s'élançèrent à l'assaut et réussirent, après des corps à corps épiques, à s'installer dans un certain nombre de tranchées teutonnes. Le soir même l'attaque reprenait, au prix de mille acte d'héroïsme, on faisait de nouveaux progrès : on approchait du but. Mais il fallut encore bien des attaques et des contre-attaques, bien des feux de salve de mitrailleuses, bien des charges à la baïonnette, deux jours de rudes assauts, quinze heures consécutives d'une lutte furieuse, l'arrivée de nouveaux régiments d'infanterie, et de chasseurs, pour qu'enfin la victoire nous demeurât. Les Eparges étaient à nous ; de là nous dominions, jusqu'aux confins de l'horizon, toute la plaine de la Woëvre.

J.

LE DERNIER BOMBARDEMENT D'YPRES



Les obus se sont obstinés sur la Châtellenie qui bordait la grande place et, sous leurs coups, la vieille et pittoresque demeure s'est effondrée.

Au mois de novembre, les Allemands avaient déjà bombardé, avec une frénésie atroce, la gracieuse et paisible cité qui renfermait tant de précieux vestiges du passé.

Pourquoi les envahisseurs déployèrent-ils tant de haine féroce contre Ypres, qui, paraît-il, au point de vue stratégique et militaire, ne présentait pas une réelle importance? On a expliqué cette avalanche de cruautés en disant que Ypres était la dernière ville belge qui s'opposât à ce que le Kaiser, maître de *tout* le pays, annexât à son empire la pauvre Belgique écrasée.

Des rescapés d'Ypres, que j'ai vus ces jours-ci, et qui m'ont longuement raconté leurs malheurs, sont d'avis, eux, qu'en arrosant sans répit de leurs bombes et de leurs skrapnels l'antique petite ville, les Teutons ont surtout voulu y rendre le séjour impossible aux troupes anglaises, belges ou françaises qui auraient été tentées de s'y installer ou de s'y reposer.

Quoi qu'il en soit, au mois de novembre, un ouragan de fer et de feu s'abattit sur Ypres. C'était une ville ouverte... Mais était-ce là une considération qui put arrêter les Allemands que nous avons vu fouler aux pieds bien d'autres règles et bien d'autres lois.

Ces admirables Halles, si fines, si délicatement ouvrées, auxquelles on ne peut repenser sans de sanglants regrets, devinrent le point de mire des grosses pièces allemandes, qui s'en donnèrent à cœur joie... Bientôt le merveilleux édifice, vieux de sept siècles, n'était plus qu'un amas de décombres. L'Hôtel de Ville qui attenait aux Halles et s'enorgueillissait d'un bien joli beffroi, fut, lui aussi, réduit en poussière. Faut-il, en traçant l'article nécrologique des Halles d'Ypres, rappeler qu'elles dataient de 1220; qu'à cette époque Beaudouin de Constantinople, comte de Flandres, en avait posé la première pierre, qu'on

avait mis un siècle à les édifier; qu'elles avaient cent trente-trois mètres de longueur; que pendant des lustres, et des lustres, les riches marchands de la ville y tinrent leurs assises, y entreposèrent leurs somptueux draps, leurs précieuses

dentelles. A cette époque, Ypres comptait 200.000 habitants. C'était une ville animée, riche et prospère... Maintenant elle était devenue une paisible petite cité provinciale, mais elle évoquait tant de souvenirs, renfermait tant de merveilles!

..... Quand les Allemands eurent tout saccagé, ils s'arrêtèrent et le calme renaquit dans la ville en ruines. Mais voici que le 26 avril dernier, tout à coup, les obus et les skrapnels recommencèrent à faire rage: ce fut une cataracte de feu. Cinq cents personnes environ étaient restées cachées dans leur chère cité si cruellement éprouvée; elles redescendirent précipitamment dans leurs caves. Hélas, hélas! pendant quatre jours de suite, il tomba, sur Ypres, 2.000 obus, par jour; on en compta jusqu'à 18 par minute!... Et la nuit n'arrêtait pas l'abominable ouragan. Les Anglais et les autorités belges décidèrent que la ville devait être évacuée pour cause de « nécessité de guerre ». On divisa la cité en quatre secteurs et on en vint chercher, à tour de rôle, les habitants, qu'on emmena dans de superbes autos d'ambu-

lance... Le 5 mai il ne restait plus personne à Ypres; ses derniers enfants s'étaient éloignés vers Poperinghe ou vers Abeele, mais les Allemands continuaient à bombarder sans répit.

A. J.



La Brasserie Rabuteau fut un lieu joyeux, où l'on se réunissait et où l'on devisait gaiement. Ce n'est plus qu'un amas de décombres.



La pure et claire église St-Jacques, comme tant d'autres sanctuaires, a été odieusement mutilée, cruellement saccagée. Les uns après les autres, les obus, bien repérés, tombèrent sur l'édifice et le mirent dans le pitoyable état que voici.

LA REVUE DE PRINTEMPS, AUX INVALIDES



Le général Galopin, commandant la place de Paris, a passé en revue les troupes de la garnison et les recrues de la classe 1916 qui lui ont été présentées par le général Cousin. Le général Galopin procéda ensuite à la remise des décorations à d'héroïques blessés que la foule acclama longuement.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Pendant la semaine du 15 au 22 mai, si notre offensive en Artois a été trop souvent gênée par le brouillard et par la pluie, si nos progrès en ont été moins marqués, nos troupes ont fait cependant d'excellent travail et remporté de très brillants succès. Ils ressortent peu à la seule lecture des communiqués journaliers, qui les distribuent au fur et à mesure, par petites doses ; il faut les récapituler pour en apprécier toute l'importance. D'ailleurs, des récits officiels détaillés de plus en plus fréquents, relatifs aux actions principales qui se sont déroulées tantôt sur un point, tantôt sur un autre, mettent en lumière la vaillance de nos troupes et les difficultés extraordinaires qu'elles ont pu surmonter, sous le feu intense de l'ennemi. Partout, les combats se décident en notre faveur, et nos alliés anglais et belges en prennent glorieusement leur part.

Sur l'Yser, en une semaine, les Allemands ont lancé huit attaques successives, dont certaines très violentes, pour essayer de reprendre le terrain perdu. Non seulement elles ont échoué, mais à Het-Sas et à Steenstraete nous les avons chassés des derniers points qu'ils occupaient encore sur la rive gauche du canal, et nous avons progressé au-delà de ces points, sur la rive droite. Un peu plus au sud, les Anglais ont eu de furieux assauts à subir autour d'Ypres, qui fait, comme on sait, un saillant en avant de nos lignes. Ils n'ont reculé nulle part et ont infligé à l'ennemi de lourdes pertes. La partie droite de leur front a continué à progresser dans la région de Festubert et de Richebourg-l'Avoué, malgré un temps très défavorable. Peu à peu, le nord de la Bassée se dégage.

Nos opérations en Artois, plus actives depuis que le soleil est revenu, ont consisté surtout, d'abord, à compléter et consolider nos lignes nouvelles, de façon à permettre un nouveau bond en avant, dès que les terres grasses, détrempées par les pluies, vont être suffisamment raffermies. A cet effet, il nous a fallu nettoyer les abords de Notre-Dame-de-Lorette, dont les derniers contreforts sont en notre pouvoir, achever l'enlèvement et retourner l'organisation défensive de ce qui restait encore entre les mains de l'ennemi, dans les villages de Carency, Ablain-Saint-Nazaire, Givenchy, Neuville-Saint-Vaast et Souchez. Le bilan de notre offensive se traduit par une quantité considérable de prisonniers et de matériel pris : plus de cent officiers, plus de cent mitrailleuses, vingt canons, et le reste en proportion. Les contre-attaques des Allemands ont été continues, au point de n'en pouvoir faire le compte. Toutes ont été repoussées avec des pertes sanglantes.

Au-delà, sur l'ensemble de nos lignes jusqu'en Alsace, il ne s'est produit que des actions locales, souvent très vives. A Berry-au-Bac, les Allemands ont attaqué cinq fois en pure perte ; huit fois sur divers points entre la Champagne et l'Argonne, trois fois

dans l'Argonne même, sans plus de succès. Nos opérations contre le saillant que dessine le front allemand à Saint-Mihiel se sont poursuivies plus lentement, mais avec de très bons résultats, en deux endroits : au bois d'Ailly, près du Camp des Romains, et surtout à l'ouest de Pont-à-Mousson, au bois Le Prêtre, dont nous occupons maintenant la totalité. On voit donc que, malgré le ralentissement imposé par les conditions atmosphériques défavorables, la semaine nous donne encore un beau total d'engagements heureux et d'échecs infligés aux attaques allemandes.

L'opération des Dardanelles progresse très lentement. J'ai déjà dit quelques mots des difficultés qu'elle rencontre. L'ennemi, prévenu, a eu tout le temps d'amener des troupes nombreuses dans la presqu'île de Gallipoli et de compléter les défenses du front de mer par tout un réseau de fortifications de campagne dirigé vers l'intérieur. La presqu'île mesure dans le sens de la longueur 70 kilomètres, depuis Leddab-Bahr jusqu'aux ports qui coupent l'isthme de Boulaïr. Sa largeur est très variable. A la pointe que tient aujourd'hui le corps expéditionnaire en avant de Seddul-Bahr, elle n'a guère plus de 5 kilomètres ; tandis que vers le milieu elle en a 18, pour se rétrécir de nouveau à 5 kilomètres, au niveau de Boulaïr. La première impression que donne un coup d'œil jeté sur la carte est celle d'une affaire à longue échéance ; car le front actuel des alliés, au moment où j'écris ces lignes, en face des hauteurs de Kritia et d'Atchi-Baba, n'est pas à plus de 4 kilomètres des points de débarquement. Mais, outre que le début, dans une entreprise de cette nature, est toujours le plus difficile, la nécessité

ne s'impose pas de conquérir en combattant la totalité de la presqu'île. Le but poursuivi est d'ouvrir le passage aux navires de guerre, en prenant à revers les défenses du passage, et en contrebattant depuis la rive européenne les batteries de la rive asiatique. Pour obtenir ce résultat, il suffit d'avancer jusqu'à la sortie de la partie étroite des Dardanelles, c'est-à-dire un peu au-delà de Maïtos. Il y a autour de Maïtos un cirque de hauteurs escarpées vers la ville, mais abordables de l'extérieur par des pentes douces, qui dominant d'environ 200 mètres, et nous donneront d'excellentes positions, au-delà desquelles le terrain s'abaisse jusqu'à 20 mètres au-dessus du niveau de la mer, pour former une large vallée coupant la presqu'île. Là se trouve un étranglement, dont la largeur ne dépasse pas 7 kilomètres. Voilà, en réalité, ce qu'il s'agit d'atteindre. Or, de nos points de débarquement jusqu'à ces positions indiquées, il n'y a pas plus de 20 kilomètres. Dans ces conditions, on voit que si l'opération est délicate, si même son début a pu paraître scabreux, il n'est nullement impossible d'en venir à bout sans y consacrer un temps hors de proportion.

Des positions au nord de Maïtos on peut canonner Nagaro à 4 kilomètres. A partir de Nagaro, le détroit s'élargit et les défenses sont passées.

Les Allemands ont consacré des forces énormes à l'attaque du flanc droit de l'armée russe des Carpathes. Conformément aux vrais principes de la guerre, ils ont fait de ce flanc leur objectif principal. Le résultat a été de rejeter les Russes complètement en dehors du massif montagneux, sur le San, dans la plaine galicienne. Là se livre une gigantesque bataille, la plus furieuse que cette longue guerre ait vue jusqu'ici. Sur certains points, vers les ailes, les Russes ont l'avantage, tandis qu'au centre, autour de la forteresse de Przemyśl, ils sont en échec.

Quelle sera l'issue de la lutte ? On ne peut le prévoir.

Si les Russes sont battus, ils devront très probablement évacuer la Galicie ; mais leurs armées n'en resteront pas moins redoutables et prêtes à reprendre l'offensive, aussitôt renforcées.

Si les Austro-Allemands sont battus, avec les pertes énormes qu'ils subissent et l'épuisement de leurs ressources, il en sera tout autrement pour eux, et ce sera le commencement d'une débâcle que l'intervention de l'Italie, à laquelle d'autres peuvent se joindre, ne fera que hâter. Aujourd'hui, tout l'intérêt de la guerre est là.

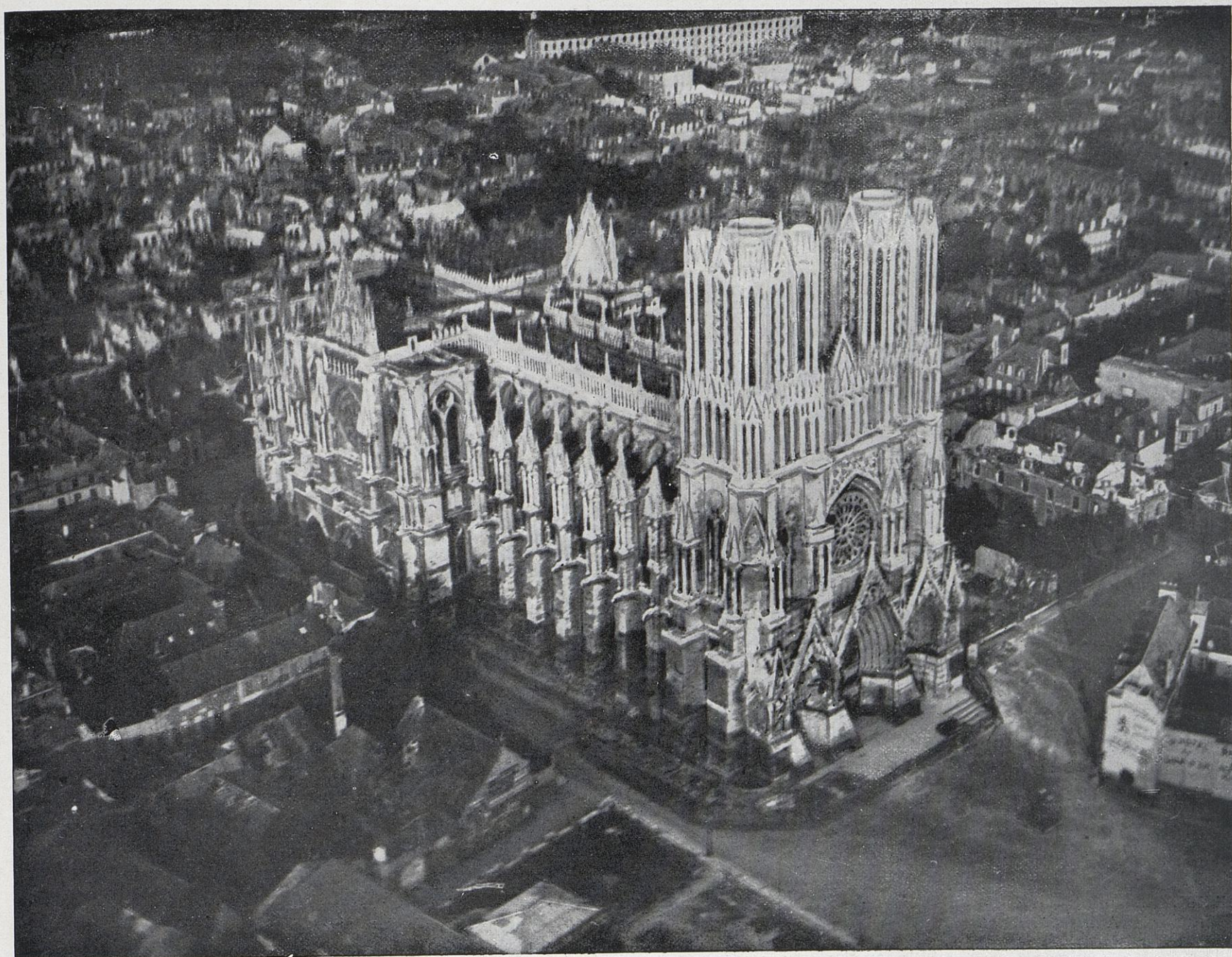
J'ai déjà parlé de l'importance qu'aurait l'entrée en ligne, en temps opportun, de l'armée roumaine, donnant la main à gauche aux Serbes, à droite aux Russes de Bukovine. De ce côté, les Russes progressent. L'armée roumaine arriverait à point, pour précipiter la retraite des Autrichiens. Elle n'aurait pour ainsi dire qu'à récolter. La partie est trop belle pour que le gouvernement de Bucarest ne soit pas tenté de la jouer.

Général BERTHAUT.



Des soldats allemands faits prisonniers à La Targette viennent d'arriver en gare de et attendent le départ du train qui doit les emmener dans un camp de concentration.

LA CATHÉDRALE DU SACRÉ



Cette curieuse vue d'ensemble de la cathédrale de Reims a été prise en aéroplane, spécialement pour le *Monde Illustré*.
A la droite du sanctuaire mutilé, on aperçoit l'archevêché en ruines.

Lorsqu'à la date du 19 septembre, on apprit que la cathédrale de Reims avait été visée par les obus allemands, le monde entier s'émut et protesta contre un attentat aussi odieux, vouant à l'exécration universelle les barbares qui, déjà, avaient incendié Louvain et ruiné Malines, après l'inique envahissement de l'héroïque Belgique. Bombardée à plusieurs reprises, la cathédrale a eu toutes ses toitures incendiées; les vitraux ont été criblés et en grande partie brisés; la tour nord de la façade frappée par les projectiles dans la partie supérieure a eu son portail endommagé par les flammes; la décoration sculpturale et la statuaire ont été détruites de façon irréparable. Et pourtant, le majestueux édifice reste debout, et plus imposant encore avec ses lamentables meurtrissures, nous apparaît aujourd'hui le glorieux sanctuaire témoin



De son appareil, notre collaborateur a pris en outre ce très pittoresque panorama de Reims avec, au centre, la glorieuse cathédrale.

de nos grands souvenirs historiques.

On en peut juger par l'aspect qu'il offre à présent et que nous montrons à nos lecteurs d'après des photographies prises spécialement pour nous en aéroplane, par un ami du *Monde Illustré*. Outre un très pittoresque panorama de la grande cité rémoise, naguère si florissante, voici une vue d'ensemble de la cathédrale, merveilleux spécimen de l'art français au moyen âge.

Et maintenant que l'on a acquis la certitude de la préméditation des Allemands qui ont résolu de la détruire par vengeance pour la résistance des alliés, l'indignation s'accroît, d'un bout à l'autre du monde civilisé, et de toute part monte une malédiction formidable contre les « tueurs d'églises » dont les pierres elles-mêmes crient vengeance.



LES MOUVEMENTS RÉVOLUTIONNAIRES AU PORTUGAL

Une fois encore la Révolution vient d'agiter le Portugal. Démocrates et républicains se battent pour acquérir ou garder le pouvoir. La dernière insurrection s'est vite apaisée, — pour combien de temps ? — Notre photographie représente quelques-uns des conspirateurs qui, « sous bonne escorte », sont conduits vers les geôles.

LE NOUVEAU SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT A LA GUERRE



M. ALBERT THOMAS.

On vient de rétablir le sous-secrétariat d'Etat à la Guerre supprimé à la date du 26 août 1914, lors de la formation du Cabinet actuel, et l'on a appelé à ce poste M. Albert Thomas, député

de la Seine, dont M. Millerand, ministre de la guerre, apprécie fort le dévouement, le zèle et la compétence, et qui continuera, à la direction même de l'artillerie, la tâche si heureusement entreprise par lui depuis le début des hostilités.

Appartenant au groupe socialiste unifié, M. Albert Thomas — un jeune, peut-on dire, puisqu'il n'a que trente-sept ans, — est ancien élève de l'Ecole Normale et agrégé de philosophie. Depuis les élections générales de 1910, il représente la deuxième circonscription de Sceaux et il a collaboré avec talent à différents journaux.

Ses qualités toutes particulières de technicien le désignent pour les fonctions dont il vient d'être chargé, c'est dire que sa nomination a été accueillie avec sympathie par tous ceux qui savent l'autorité qu'il s'est acquise dans ces derniers temps, aussi bien dans l'armée qu'à l'intérieur.

NOS ÉCHOS

Un grand journal de Genève, *La Suisse*, vient d'éditer un livre très parisien de notre confrère Antoine Deléclaz : *Paris pendant la mobilisation*.

Une judicieuse documentation, une ardente espérance dans la victoire et une verve du meilleur aloi recommandent à tous ceux qui ont vécu les heures émouvantes du début de la guerre ces très curieuses *Notes d'un immobilisé*.

1 vol. in-16, 3 fr. 50, chez Hachette, chez tous les libraires et à *La Suisse*, à Genève.

**

Parmi les victimes de la guerre, les enfants sont ceux dont on s'est le moins occupé, et ils méritent la sollicitude des personnes charitables. Les pères se battent glorieusement pour la France dans les tranchées de l'Argonne, ou parmi les brouillards de l'Yser... Les mères peinent durement, et les indemnités de mobilisation ou de chômage, si elles les empêchent de mourir de faim, ne leur permettent pas d'habiller leur progéniture nombreuse. *L'Aide aux tout petits*, fondée par le Comte Fleury, sous le patronage de la *Mode Illustrée*, s'est donné pour but de remédier à cet état de choses. De précieux concours réunis dès le début lui ont permis de réaliser d'excellents résultats. Mais le nombre d'enfants déjà pourvus s'augmente d'un plus grand nombre encore qui attend son tour. Il faut renouveler les réserves de marchandises, rétribuer un plus grand nombre de femmes chargées de confectionner : lingerie, robes, vêtements chauds de toute sorte. On demande de nouveaux concours, et on prie d'adresser dons en argent et en étoffes de toutes sortes, vêtements usagés, couvertures, draps, linge de toute espèce à Mme Raymond, directrice de la *Mode Illustrée*, rue Jacob, 56, ou au comte Fleury, même rue, n° 23. L'œuvre a désormais son magasin de vente, boulevard Saint-Germain, 196. On y trouve tous les objets utiles aux combattants et aux blessés et des vêtements pour enfants.